

XYZ. La revue de la nouvelle

Le printemps de Laure

André Berthiaume



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (2006). Le printemps de Laure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 83–87.



Le printemps de Laure André Berthiaume

C E NE SONT PAS TOUJOURS les œuvres les plus célèbres qui nous accompagnent pendant un long moment, qui éveillent en nous des résonances subtiles et tenaces. L'alchimie de ces échanges reste mystérieuse et se passe de justifications. Cela tient à une atmosphère, à un ton, à un personnage, à une scène, qui ont suscité en nous un écho particulier et font désormais partie de notre façon de voir les choses, d'éprouver le réel.

Par ailleurs, relire, c'est lire avec de nouveaux acquis, dans un nouveau contexte, avec un regard que l'on voudrait rafraîchi, plus libre. On souhaite retrouver la première impression et, si possible, l'enrichir. C'est ainsi que certaines œuvres traversent sans sourciller le tumulte des modes, prennent de l'âge sans vieillir, contrairement à nous, pauvres lecteurs. On peut donc ranger les relectures parmi les beaux risques.

Laure Clouet, nouvelle d'Adrienne Choquette, parut en 1961, à l'Institut littéraire du Québec¹. J'en ai pris connaissance quelques années plus tard, à l'époque où je fixais mes pénates à Québec. Les découvertes tardives sont peut-être les plus précieuses, car elles sont désencombrées de tout battage ou commentaire. Alors la rencontre avec l'œuvre peut se faire sans intermédiaire, l'adhésion est plus intime, moins parasitée, on veut bien le croire.

1. Les citations proviennent de cette première édition de *Laure Clouet* (Québec, Institut littéraire du Québec, 1961, 135 p.). L'œuvre a connu plusieurs autres éditions : Les Presses Laurentiennes, 1970 ; 1980 ; [suivi de *La nuit ne dort pas*] Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1975 ; Présentation de Suzanne Paradis, Montréal, BQ [Bibliothèque québécoise], 1995.

L'histoire est d'une simplicité désarmante. L'arrivée inopinée d'une lettre est l'élément moteur du récit. Une prétendue cousine habitant à Sherbrooke demande à Marie-Laure Clouet de bien vouloir, dans quelques mois, l'héberger provisoirement avec son conjoint. Stupeur et indignation derrière les lourdes draperies de la maison de la hautaine Grande Allée. Cette courte lettre, accompagnée d'une photo du jeune couple souriant, « avait suffi pour créer un émoi aux résonances sans fin » (p. 46). Une simple missive déclenche chez Laure, femme solitaire de quarante-quatre ans, un questionnement et un cheminement qui remettent en cause tout un passé, une vie d'abnégation et de silence. Séparée d'elle-même, soumise à la loi d'un milieu intransigeant, Laure « se demanda brusquement pourquoi elle avait laissé stagner sa vie telle une eau morte » (p. 89).

Adrienne Choquette décrit avec soin la lente transformation de son héroïne qui évolue de la pesanteur vers la légèreté, de l'ombre vers la lumière, du silence vers la parole. L'envers d'une tragédie.

L'écrivaine excelle à traduire les tiraillements intérieurs de Laure, en proie à un sentiment d'insatisfaction de plus en plus vif, à la découverte de ses aspirations, de ses pulsions secrètes, de son âme et de son corps. De subtils signaux érotiques parsèment le récit, notamment lorsque Laure s'engage dans un ascenseur escortée de trois hommes...

La narratrice observe son personnage avec une distance ironique qui se métamorphose graduellement en bienveillance. Au début, elle souligne la lourdeur de Laure, physique et morale, sa détresse psychologique, malgré un fond de générosité, une espèce d'apathie qui envahit son existence, aussi morne que la maison pourtant cossue qu'elle habite pour sauvegarder la lignée des Clouet. Cette demeure, comparée à un « vaisseau enlisé » (p. 63), est isolée du monde par des murs de pierre et une grille. La vivacité de la narration contraste avec la léthargie ambiante, mais à mesure que Laure découvre et affirme, comme malgré

elle, son individualité, le ton change, faisant davantage place à l'émotion et à la poésie.

Après un automne et un hiver perturbés, Laure chemine avec le printemps vers la lucidité et la libération, car « bien des voiles se déchiraient à présent devant elle » (p. 128). Elle en vient à tenir des propos spontanés qui l'étonnent elle-même, issus d'une part inconsciente de sa personnalité, soudain déverrouillée.

Avec finesse, Adrienne Choquette campe non seulement son personnage principal mais aussi sa servante Hermine, troublée, ulcérée même par le changement d'attitude de sa maîtresse, avec qui elle constitue un véritable couple. Hermine, dont la perte d'identité est notoire : elle s'appelait Léda avant d'être rebaptisée par la mère de Laure... Rêves étouffés, désirs inassouvis, identités éteintes.

Nous pouvons aussi apprécier quelques portraits incisifs de « vieilles dames aux bijoux désuets comme leurs somptueuses demeures » (p. 63). Et, dans un milieu où sévit le paraître, les regards sont minutieusement décrits, d'abord ceux de Laure : il serait intéressant d'en suivre les transformations, à commencer par « ce qui brûlait tout au fond de ses prunelles, une flamme courte et intermittente, surveillée d'ailleurs sévèrement... » (p. 15). Premier indice d'un feu qui couvait.

Ce qui frappe à la relecture de *Laure Clouet*, c'est l'évocation réussie d'un monde en voie de disparition, déclin qu'incarne fort bien au terme de l'aventure le décès d'Esther Boies-Fleury, laissant Laure sans son alliée de toujours, enfin face à elle-même. Je m'interroge encore — tout comme Laure ! — sur le sens de la mise en garde ultime (« Ne bois pas trop vite à la source... ») de madame Boies, dont le billet ultime fait écho à la lettre du début (p. 135).

J'avais oublié à quel point un humour mordant imprègne la narration, surtout dans la première partie. Adrienne Choquette observe avec le regard implacable d'un Saint-Simon une société repliée sur elle-même, à la conscience vermoulue. L'évocation des ancêtres de Laure, comme dans un film en accéléré, est parfois désopilante, tel ce Léandre-Auguste, « rentier par vocation, qui mourut dans sa "chaise berçante". On dénonça l'usure du

cœur. En vérité, c'étaient les fesses qui ne tenaient plus » (p. 28) ; ou cet Emmanuel qui « prit l'habitude de marcher les yeux baissés, ce qui devait fatalement l'amener un jour à se tromper de porte » (p. 30) ; ou encore cet Antoine qui « crut bon — et personne dans la famille ne lui donna tort — d'attraper une fluxion de poitrine » (p. 31)... Les contours sont à peine esquissés, mais le profil est impitoyable et le trépas... narquois.

La lecture de la fameuse lettre ne manque pas de piquant non plus ; elle témoigne d'un sens de la scène et du dialogue qui aurait sûrement pu s'exprimer au théâtre. L'excitation mal contenue qui précède l'ouverture de l'enveloppe sur laquelle « les mots frisent » (p. 36), les suffocations d'Hermine qui répondent mécaniquement aux exclamations outrées de Laure, en butte à « l'élasticité peu complaisante de son corset » (p. 44), autant d'éléments qui contribuent au caractère drolatique du tableau.

Néanmoins, Adrienne Choquette réussit à rendre attachants ses personnages d'un autre âge : ils ne sont pas tout d'une pièce, mais en proie au doute et à l'angoisse. Elle leur confère une attachante complexité, tout en portant un regard sévère sur un groupe social irrémédiablement coupé du réel.

Voilà donc un témoignage unique sur notre passé pas très lointain, qui décrit la fin d'une époque avec lucidité, ironie et compassion. On pense à Tchekhov. Adrienne Choquette appartenait à cette race d'écrivains qui savaient construire une œuvre intimiste avec une écriture ciselée sans être pédante, parfaitement maîtrisée, qui n'est pas aussi sans rappeler le magnifique *Thérèse Desqueyroux*. Ici, chaque trait, chaque mot sonnent juste.

Peut-être aurait-on souhaité une conclusion moins suspensive ? Et si le jeune couple avait décidé de ne pas donner suite à son projet de séjourner dans la maison de Laure ? Mais on aura compris que c'est ce que déclenche la lettre qui importe ici, plutôt que la suite des événements. Tout se passe dans l'attente d'une visite d'abord redoutée, refusée, puis acceptée, souhaitée, d'une visite dont, après tout, il n'est pas nécessaire de savoir si elle aura lieu. Nous sommes bien dans le cadre d'une « nouvelle », avec une fin ouverte à tous les possibles.

On l'admettra, voilà un type de récit susceptible de captiver un Montréalais fraîchement débarqué à Québec, il y a quelques décennies. Belle façon de s'instruire des classes sociales qui façonnaient la capitale au milieu du dernier siècle: « Cela se faisait sans heurts, comme d'un accord tacite: Saint-Roch en bas, Grande Allée en haut... » (p. 69)

On prend par ailleurs plaisir à arpenter sur les pas mesurés de Laure les rues d'une ville pas encore livrée aux entrepreneurs... J'aime les histoires où l'on déambule à pied, où l'on peut observer et méditer à côté d'un personnage, au rythme d'un pas qui imprime son mouvement au récit. Et, par moments, la narratrice se permet de survoler d'autres quartiers pour en décrire les gestes routiniers, en détecter les pulsations, procédé qui ne manque pas d'audace et qui a l'avantage de situer le parcours de Laure dans une perspective plus large.

Cette histoire de rébellion, de libération, exemplaire à bien des égards, dégage un parfum à la fois suranné et vivifiant. Une couleur grise ou sépia lui confère un charme particulier, celui des anciennes cartes postales.

Récit visionnaire, prophétique? On hésite toujours à utiliser ces termes-là. Chose sûre, cette « longue nouvelle » en dix chapitres, un peu oubliée, mérite qu'on la relise.